



Nelly Kristink

*La Rose  
et le Rosier*



roman

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

[www.espacenord.com](http://www.espacenord.com)



F É D É R A T I O N  
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2012 Communauté française de Belgique

Première édition :

© La Renaissance du Livre, 1959

Illustration de couverture : © Alexey – Fotolia.com

Postface : © Christian Libens

ISBN : 978-2-930646-42-8

Dépôt légal : D/2012/12.583/26

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.  
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Nelly Kristink

# La Rose et le Rosier

roman

*Préface de Colette Nys-Mazure*

*Postface de Christian Libens*



# PRÉFACE

de Colette Nys-Mazure

*Le renard à l'anneau d'or*, lu autrefois, m'avait parlé au vif, mais, s'il était resté dans le disque dur de la mémoire, je n'en avais plus souvenir et voici que Christian Libens me fait découvrir *La Rose et le Rosier*, le roman paru dix ans plus tard : j'ai ressenti un vrai coup de cœur !

Qu'espérons-nous trouver en lisant un roman ? Dans un cadre historique ou imaginaire, des personnages attachants, même s'ils sont odieux, une intrigue soutenue – énigmes progressivement résolues ou chemin d'apprentissage ; de toute manière une attente anxieuse de la fin, même si celle-ci n'est pas exaucée. Un ton aussi, une manière de raconter qui n'est qu'à lui.

C'est ce que le lecteur découvre au fil de cette histoire d'amour et de mort, de Roméo avec et sans Juliette, de François avec et sans Marceline, qui se passe il y a près de deux cents ans et dont le charme rétrospectif – François, le narrateur rend compte a posteriori – agit sans contredit.

Le titre renvoie à une formule magique de l'enfance complice qui enchantera toute une vie. Une scène emblématique nous la donne à entendre dans le contexte des relations entre François et Marceline :

*(...) Qu'elle était douce à voir ! J'aimais ces robes lourdes en droguet, qu'elle portait dans ces années-là ; son cou rond et blanc émergeait de l'échancrure petite avec une grâce qu'elle ignorait. Je la forçai à me regarder et chuchotai :*

*– La rose...*

*– ... et le rosier.*

*Elle donna la réponse, instantanément. C'était une des formules dénuées de sens qui nous étaient venues, enfants, on ne sait comment, et dont nous nous servions pour marquer notre accord ou pour dire « tout va bien ». Marceline éclata de rire. Ses yeux gris rayonnaient à nouveau pendant qu'elle m'entraînait vers la chambre, p. 117.*

Le lecteur s'identifie à ces hommes et ces femmes, des êtres bourrus, solides et sensibles ; il accompagne leur évolution au cours du temps, celui d'une vie dans son déroulement, tantôt lent, tantôt bousculé.

Deux enfants élevés comme frère et sœur peuvent-ils devenir amants ? François y croit, mais Marceline refuse ; elle reste à jamais sous le charme de ce Capitaine étrange, surgi dans sa vie, dont elle fut brièvement l'épouse. Veille la lampe fidèle d'un amour sans retour.

Dans l'arrière-pays de ce trio relativement classique, mais auquel la profondeur d'analyse et les marques du temps confèrent une épaisseur, se dessinent les figures étranges et nourricières de Lowette, un peu sorcière et de Mathî, le bon père rusé. Un peu en retrait, le curé, le notaire, l'espion. Une façon de raconter les faits en suggérant la complexité des personnages et des relations qui se tissent entre eux.

Nelly Kristink nous donne à partager l'amour de la liberté autant que celui de la marche bienfaisante en pleine nature. Elle nous promène parmi des paysages de chez nous tellement prégnants, à la manière de la Marie Gevers des *Météores*. Elle joue sur les contrastes violents aussi bien que dans le camaïeu des nuances.

Ouvrant le numéro des Dossiers L qu'il lui a consacré, Christian Libens rappelle que, lors de l'attribution du Rossel 1948 au *Renard à l'anneau d'or*, Marcel Lobet a écrit qu'*il fallait*

*louer Nelly Kristink d'avoir su se maintenir à égale distance de l'eau de rose et du whisky frelaté du roman noir.* Christian Libens ajoute « Remercions-la surtout de nous rendre le simple goût de l'eau de source... »

Oui, il s'agit d'un roman historique dont l'action se déroule au début du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque nos régions étaient annexées à l'Empire français, et avant la Révolution industrielle, lorsque les déplacements prenaient du temps – à pied, à cheval, en carriole, en véhicule à vapeur.

Nelly Kristink fait vivre nos Ardennes, Liège, Spa et nous aurions bien tort d'en faire une écrivaine régionaliste. Je suis convaincue que plus l'arbre s'enracine, plus il pousse loin ses branches audacieuses. Un amour de la nature et des êtres qui a valeur d'universalité. Un vrai talent de conteuse ; un cœur qui bat, comprend et aime les êtres dans leurs obscurités.

Amour et amitié, vie campagnarde et mystère évoquent irrésistiblement *Le Grand Meaulnes*. François, l'ami narrateur ne porte-t-il pas le même nom dans les deux romans ? Mais foin des airs de famille ! Nelly Kristink est d'abord elle-même et nous offre un plaisir de lecture dont nous lui savons infiniment gré.

*Au cher Oncle Gayemet, qui, le  
dernier, piqua à son chapeau la  
cocarde des conscrits.*

# I

Le temps semble venu, pour moi, de remuer ces choses anciennes. Il m'arrive de m'éveiller au milieu de la nuit. C'est comme si la chaleur d'une lumière lointaine me forçait avec une douceur insistante à ouvrir les yeux, mais dès que ceux-ci se sont dessillés, la clarté se retire et le froid me gagne. Je me retrouve seul dans les ténèbres. J'essaye alors de reconstituer le rêve, c'est toujours le même...

La lumière, je le sais, provient d'un feu clair. D'un regard aussi, du regard de deux yeux gris au bord des larmes. Bien que le songe se dérobe très vite, je ne puis cependant ignorer que ces yeux ne sont pas tournés vers moi et que je suis debout, à l'écart, dans la position du soldat qui veille. La femme tient un enfant dans ses bras. « Très curieux, m'a dit le docteur Gustin à qui j'ai un jour fait part de ceci et qui se souvient avec précision du voyage en Italie, accompli dans sa jeunesse. Remplacez votre feu par les lueurs de l'orage et vous aurez une des compositions les plus prenantes de Giorgione que j'ai admirée à Venise. »

Je n'ai jamais quitté mon pays et je ne connais pas Giorgione, mais peut-être, en retraçant notre vie depuis ses débuts, à l'époque où nous avions le cœur pur, réussirai-je à retrouver cette chaleur et cette lumière, ce bref instant de bonheur que me dispense le rêve et que l'état de veille vient détruire. Je me demande parfois avec sérieux si la mort ne me le rendrait pas plus sûrement. Est-il si singulier de rapprocher ces deux vocables ? D'abord la mort m'est familière, il y a tant de gisants autour de moi ! Et puis elle est tentante comme un fruit à la saveur inconnue et j'incline à croire qu'elle apporte une réponse à tous les problèmes qui se posent au cours de l'existence. (Au fond, ils



ne sont que quelques-uns qui valent d'être retenus !) Mais c'est surtout par son aspect définitif qu'elle séduit mon esprit, par ce caractère qu'il est humainement impossible de donner à notre bonheur, bien que nous le désirions avec une ardeur qui va jusqu'à l'angoisse. L'une et l'autre sont un aboutissement, mais si le second est essentiellement précaire et sans cesse menacé, en la première, plus d'hésitations ni de combats, de chutes ni d'expectatives. Un seul bloc de cristal, une taille unique, sans retouches possibles et, au centre, notre joie à l'extrême pointe où nous avons su la porter ici-bas. Quelle tranquillité !

Cependant vivre est le premier des devoirs et je m'en préoccupe. Vous êtes-vous parfois penché au-dessus d'une source ? J'ai posé la question à différentes personnes, depuis que m'obsède le désir d'écrire, et toutes ont souri, puis, d'un air pensif, « oui... c'est beau et tellement transparent », m'ont-elles répondu. Transparent. Bien sûr, mais je ne suis pas de ces gens que frappe l'évidence, je dois avoir gardé de l'enfance un certain goût du détail. Combien de fois n'ai-je pas perdu pied, dans la vie courante, pour avoir négligé l'essentiel en m'attardant à un rien, à un accent, à une nuance ? C'est ainsi qu'une source, pour moi, c'est avant tout l'imperceptible mouvement ascensionnel dont les autres ne parlent pas et qui anime cependant réellement ses eaux sans jamais troubler sa sérénité. C'est moins un mouvement qu'un souffle qui se propage, et il faut être attentif et aussi patient qu'une loutre à la pêche pour réussir à le déceler, mais une fois qu'on l'a deviné on reste fasciné par cette vie qui sourd inlassablement du fond de sable. Nulle faille dans ce velours et cependant il respire, se multiplie et se donne, généreusement et sans relâche comme si cette tâche lui avait été impartie de toute éternité dans le silence de la forêt.

– Toi, François, m'a dit le Révérend Théodore devant qui j'ai

fait cette remarque, tu te souviendras toujours que tu es un Celte. Tu rends aux bois et aux sources un culte immodéré dont une part au moins devrait revenir à leur Auteur. Mais va, je crois que nous subissons tous, plus ou moins, cette attirance... Est-il dans la création une chose mieux faite pour charmer les sens qu'une source au fond de la forêt ? L'œil s'y repose et la bouche s'en délecte ; l'oreille écoute son murmure et la main se baigne avec délice dans son onde. Elle peut susciter jusqu'aux plus dangereuses aberrations, souviens-toi de Narcisse !

J'ai détourné mon regard, je ne pouvais pas lui dire que l'été qui suivit le mariage de Marceline... C'est insolite, ce que j'ai fait cette nuit-là, mais Lowette ne nous avait-elle pas habitués à l'étrange ? Je souffrais atrocement, je devenais fou, à force de me torturer. Finalement, un soir d'août – je me rappelle encore le fourmillement de la voie lactée qui se dessinait juste devant moi, entre les sapins de la Vecquée, et les feux insoutenables de Persée, à la veille d'essaimer – parvenu à la source de Sablonheid, je me suis dévêtu et couché dans son eau. La nuit était claire. Je regardai mon corps blanc qui ressemblait à une longue fleur abandonnée aux forces de la nature et je suppliai celles-ci de me laver de mes tourments. La source n'a pas guéri ma peine, cependant la fièvre m'a quitté ce soir-là et ne m'a plus repris.

À présent qu'un autre âge vient, si je songe encore aux sources de mon pays et si j'en parle avec cette insistance, c'est parce qu'elles sont l'image même de la tâche qui m'attend. Je veux tout rappeler, depuis les temps où nous étions heureux, et voici que les souvenirs montent inlassablement de ma mémoire ; ils affluent par mille bouches en une cohorte indisciplinée qui se rit de la chronologie et des préséances et qui réussira sans doute à m'emporter dans son flot. Je me sens un peu ridicule, comme si

j'offrais à la fontaine de la Porallée, qui jamais n'a tari, la coupe de mes mains pour la contenir.

Patience ! Pour l'instant je suis fatigué et nerveux. Cette chambre où rien ne m'appartient, hors la petite malle d'osier d'où je n'ai rien retiré encore, n'est pas favorable à la réflexion. Elle donne sur la rue Belvaux, en plein centre de Grivegnée, à une portée de fusil de ce quartier d'Amercœur où j'aurais dû naître si messieurs les Autrichiens n'avaient pris plaisir à le faire flamber, l'an II, au moment de leur retraite. Quand le vent souffle, j'entends cliqueter l'enseigne sous ma fenêtre. Le genévrier, suspendu là selon une mode ancienne qui tend à disparaître, mène l'attaque avec vigueur et fouette le fer forgé qui gémit et grince autour de ses gonds. Cela seul suffirait à me rappeler que je ne suis plus à la Porallée. J'ai eu tort de ne pas m'installer dans une autre auberge, du côté du couvent des Oblats, par exemple, où j'aurais trouvé plus de calme. Faut-il appeler lâcheté cette impossibilité où je me trouve dans ma fuite de couper tous les ponts derrière moi ? Je porte sans doute encore, incrusté au cœur comme un éclat d'obus, un peu de cette vertu que les hommes appellent du plus beau des noms : Espérance.

À la « Brassine » on me connaît, on me parle et la rue est pleine de vie. À l'aube, c'est le roulement, sur le pavé, des voitures bâchées des messagers qui me réveille. Elles viennent du haut pays, de Harzé, de la Gleize, de Lierneux, de chez nous, enfin. Vers dix heures, je m'achemine vers le centre de Liège et je m'en viens rôder près des dépôts de messageries, au quai de la Goffe, parmi le déballage de cageots, de sacs et de seilles sur lequel flottent des odeurs campagnardes. De loin en loin, un puissant parfum d'écurie. Dans leurs boxes, les brabançons, l'œil humide, triturent leur picotin tandis qu'un jeune garçon les surveille du seuil sans rien perdre du spectacle de la rue, en

frappant d'une baguette ses houseaux d'homme, trop larges pour ses mollets d'adolescent. Je ne m'attarde guère parce que je redoute, au fond, de rencontrer quelqu'un. Cependant, hier, un cultivateur du ban de Ferrières m'a abordé sur le quai. Son tombereau était chargé de pommes de terre. Octobre a été pluvieux. J'en ai pris une en main, jouissant du contact froid de la terre que je faisais sauter de l'ongle. Elle était légère et noire, je la connais : terre de bruyère. Excellente pour la plantation. Nous en avons huit bonniers au champ des Bœufs qui nous ont toujours donné le meilleur des rendements.

– Belle marchandise, n'est-ce pas ? m'a dit cet homme.

– Sa face était sans malice, sous la casquette noire.

– Voulez-vous m'en acheter quelques balles ? poursuivit-il en s'approchant. Des magnums ou des édouards ? Prenez des édouards, votre épouse m'en dira des nouvelles. Je vous laisserai quatre balles pour trente sols. Voyez-vous, je voudrais pouvoir repartir bientôt, ma femme attend un bébé et se trouve dans ses derniers moments.

Quatre balles pour un misérable hère sans feu ni lieu tel que moi ! Je suis rentré à la Brassine en mâchant l'amertume des déracinés, réduits à quia...

Je sais la force du silence : il doit un jour donner son fruit. Quelle main m'a tenu entre ses murs comme en une gorge profonde ? Mais son temps est fini, et enfuie la saison des vertiges. Je vais sous l'empire d'une impulsion nouvelle que je ne parviens pas à définir mais dont l'expression la plus claire est qu'elle me pousse à noircir du papier. Quelque chose me dit que l'apaisement viendra au fur et à mesure que grossira le nombre de pages. Au bout de cette aventure mon cœur goûtera-t-il enfin la saveur du renoncement ?

\*

Il me faudra remonter au moins à l'année 1811. C'est l'époque où les rêves de Lowette prirent une tournure prophétique extraordinaire. Nous sommes des gens qui rêvons beaucoup, mais à l'état de veille nous travaillons avec autant d'acharnement. C'est une façon, inconsciente ou non, d'exsuder les poisons de la nuit. Et si je ne me sens pas dans mon état normal, à présent, la cause en est le désœuvrement. Cela ne peut durer, je m'en rends compte.

Lowette arriva à la Porallée avant moi. Plus tard, lorsque Marceline et moi nous l'interrogeons sur la raison de sa venue, elle répondait invariablement : « Des malheurs », et son bras sec balayait quelque chose dans le vide, devant elle. Je n'ai jamais su avec précision quelle était la nature des calamités qui avaient fondu sur sa tête, néanmoins, quoique jeune, je comprenais vaguement ce que contenait ce mot. N'étais-je pas « ce pauvre innocent », abreuvé de deuils dès la prime enfance ?

Ma mère, Lowette et Mathî – le père de Marceline – étaient cousins germains. Ce fut peu de temps après le mariage de Mathî que Lowette vint chez lui. Accueillir des malheureux n'était pas dans la nature de celui-ci, sa bonté d'âme ne va pas jusque-là, tant s'en faut, mais il est peut-être opportun de rappeler qu'au début du siècle, malgré les bouleversements que la Révolution avait introduits dans la vie sociale, celle-ci demeurait patriarcale, dans les campagnes, où il n'était pas rare de voir se grouper dix, vingt personnes autour du chef de famille, héritier du bien paternel par droit d'aînesse.

Si Mathî avait admis Lowette sous son toit, c'est que cela lui convenait pour une raison ou une autre. La jeune femme du cousin s'était promptement révélée piètre épouse et piètre

fermière. Personne ne put bientôt feindre d'ignorer qu'elle était incapable de diriger la maison et les étables. Sans cesse languissante elle se levait précipitamment de sa chaise lorsqu'elle entendait s'approcher le pas du maître, et elle courait alors à ses marmites ; cependant Mathê était trop malin pour qu'on le dupât de la sorte. Il devait se mordre la langue afin de ne pas se laisser aller à la colère devant elle. D'autre part, le fils qu'il souhaitait se faisait attendre, et ceci ne manquait pas d'augmenter le dépit du quadragénaire.

C'est dans ces circonstances que Lowette s'offrit à l'épauler. Il ne dut pas hésiter longtemps car il n'y avait rien à craindre avec cette grande fille anguleuse, mais solide comme un cheval et qu'aucun travail ne rebutait. Sans doute montrait-elle certaines singularités d'esprit et était-elle fort capable de lui tenir tête, mais il se chargeait de la mater ; enfin il n'y avait guère de risques qu'un amoureux vînt l'enlever, car elle était grêlée et étrangère à toute coquetterie.

Tout marcha rondement quand elle fut à la Porallée. Lowette valait deux domestiques et ne l'ignorait pas, ce qui lui donnait son franc-parler. L'argent ne l'intéressait point mais quand elle avait une idée bien ancrée dans la tête, la bête de race se révélait. Mathê dut plier plus d'une fois devant elle. Il en advint ainsi quand mon sort se décida, après la mort de ma mère.

– Il faut aller quérir ce pauvre innocent, il y a place pour lui, ici, dit-elle au maître.

Celui-ci commença par refuser. Sa maison n'était ni un hospice, ni un orphelinat, et il avait d'autres chats à fouetter que d'accorder asile à la progéniture de gens qui ne savaient pas se tenir tranquilles chez eux. Lowette n'accepta pas cet échec. Ses yeux de braise et son front obstiné le poursuivirent jusque dans son sommeil.

– Es-tu sûr d’avoir jamais un fils ? lui jetait-elle, méprisante. Il faut un garçon ici, tu le sais bien. François est de notre sang, et tu es son premier mambour. Si tu ne veux pas le prendre, c’est moi qui m’en chargerai, mais je m’en irai de la Porallée. Crois-tu donc que je le laisserais mettre en Agimont avec les orphelins ?

Le lendemain, Mathî attela la voiture et ils prirent tous deux la route du chef-lieu. Elle le poussa même chez le notaire car il fallait réunir le conseil des mambours, tout devait être en règle, et il ne s’agissait pas de se voir enlever le petit plus tard. Elle exultait, au retour, tandis qu’elle me berçait au creux de son giron. À présent qu’elle avait son enfant à elle, la grêlée se moquait bien des galants et de l’amour.

Marceline naquit un an plus tard et coûta la vie à sa mère. Alors Lowette eut deux mioches à élever, tâche dont elle s’acquitta avec conscience comme si nous fussions frère et sœur ; néanmoins je percevais une préférence secrète pour celui qu’elle continua à appeler « ce pauvre innocent », un nom qui m’est resté.

\*

Elle avait toujours vécu sous l’emprise des signes. Elle y puisait une force qui lui permettait d’imposer sa volonté à son entourage, y compris Mathî qui élevait la voix en sa présence et cependant n’entreprenait rien sans la consulter. Cette attitude datait des premières années de son séjour chez nous. Mathî chassait encore à cette époque. Un jour qu’il s’apprêtait à partir pour la traque dans le bois de Pleinfays, elle l’en dissuada avec force. « J’ai fait un mauvais rêve, dit-elle, j’ai vu du sang... » Subjugué par ses accents, mais furieux contre les femmes et lui-même, il renonça à la battue en maugréant. Bien lui en prit. Le

soir on apprenait qu'une harde de sangliers d'une sauvagerie exceptionnelle avait éventré deux des chasseurs. Il arrivait à notre cousine de remplir la lampe et de jeter des bûches sur le feu à la fin de la soirée. « Ce n'est pas la peine de se coucher, Jolie vèlera cette nuit », annonçait-elle et, avant le point du jour, Jolie, en effet, mettait bas. Et quand la crinière du cheval se trouvait emmêlée, dans les temps de Noël, elle ne s'en étonnait guère et nous l'expliquait : les ardents de l'Avent, les feux follets, étaient passés par l'écurie, durant notre sommeil. Les ardents étaient responsables d'un grand nombre de méfaits, la plupart des gens ne s'en doutaient pas, parce que – elle citait l'écriture – « ils ont des yeux et ne voient point, ils ont des oreilles et n'entendent point. »

Ni les nuages ni la lune, qu'elle appelait le soleil des loups, n'avaient de secrets pour Lowette. Les bêtes allaient vers elle avec la même confiance que les gens, et lorsqu'elle montait vers la fagne, ses pas la portaient droit vers la tache où fleurissent, bien cachés, l'arnica et la renouée dont elle préparait des vulnéraires. D'où lui venait sa science ? Nul ne pourra le dire. Elle la possédait toute jeune déjà. Avec le recul des ans, je la comprends mieux. Il y avait, en elle, quelque chose de rude et d'attentif comme chez un primitif : l'instinct. Et puis une sorte de symbiose entre la nature et elle. Les changements de saisons l'agitaient. À la poussée et à la chute des feuilles son calme l'abandonnait ; alors elle rapportait du pâturage des racines de patience qu'elle mettait à sécher, en bottes, à une solive, et elle en composait un breuvage amer qu'elle nous forçait à boire aussi. « Cela vous rafraîchira le sang », affirmait-elle.

Dieu merci, nous étions bien portants. Nous buvions cependant, avec mille grimaces mais avec docilité. Nous l'aimions ; toute tendresse nous venait d'elle. C'est dans son



tablier que Marceline et moi nous avons versé nos larmes d'enfants. Ah, ses tabliers en coton de Prusse, si doux et si frais au visage ! Je les revois, longs, enveloppants, fermement noués à sa taille plate, propres comme un sou neuf et bien marqués par les plis du fer à repasser qui les divisaient en petits rectangles, et toujours de ce même bleu qui pâlisait à la place du ventre et des genoux, là où s'imprimait la première usure. Quand je mourrai, que l'on me glisse un de ces carrés de toile sous la tête et je partirai tranquille...

« Notre Lowette, » disions-nous, car elle nous appartenait et nous n'imaginions pas qu'elle pût nous manquer ou seulement changer. Et elle ne changeait point. Le jour où elle avait quitté son lit après que la petite vérole eut passé par là, elle revêtit un visage qui allait être le sien pour le reste de la vie. Troué de mille coups d'épingle, il avait perdu le charme de la jeunesse, mais en revanche nulle ride ne devait venir par la suite s'ajouter à cette disgrâce. Seuls ses cheveux blanchirent prématurément et comme ils étaient fins et cassants, des mèches folles s'échappaient sans cesse de son chignon et voletaient autour de son front. Elle refusa toujours de porter la coiffe. « J'ai besoin de sentir le vent », disait-elle.

Je m'aperçois que je parle d'elle au passé alors qu'elle est encore de ce monde, mais à présent une partie d'ellemême, la plus précieuse, s'est retirée ailleurs. Je conçois que ce visage grêlé où seuls vivent de longs yeux sombres, un peu bridés au-dessus des pommettes hautes mais extraordinairement lumineux, frappe ceux qui le rencontrent pour la première fois. Il est unique.

\*

Une nuit de mars de l'an 1811 donc, je m'éveillai avant

l'aube. Le temps s'était adouci, le soir précédent, le vent avait viré à l'ouest et la gelée sortait des murs comme une moisissure. On s'attendait à de la neige, peut-être même à une tempête. C'est le moment où, les nuits de rafale, la chasse du Roi Hérode traverse notre plateau. Alors, recroquevillés sous leur courtepointe, les gens de chez nous frissonnent et tendent l'oreille au passage de la chevauchée fantôme. Là-haut, sur la ligne des crêtes, ce sont les cris des guerriers d'Hérode, couverts du sang des Innocents, le cliquetis de leurs armes, le galop de leurs montures et le fracas des branches arrachées qui dominent le tumulte des éléments.

Or ce jour-là, je devais accompagner Mathî à Liège, sauf aggravation du temps. Je courus à la fenêtre et scrutai la nuit. Il n'avait pas neigé ; un grand calme comblait l'espace, criblé d'étoiles vers le sud, et soudain j'aperçus la comète devant moi. Elle était si grosse et si brillante que j'en eus le souffle coupé. On eût dit un éperon piquant le ciel en plein flanc. J'enfilai mon pantalon, m'assurai qu'elle était encore là et doucement m'en vins heurter la porte voisine que j'entrouvris.

Lowette se dressa aussitôt sur son séant, elle était douée de l'admirable état d'alerte des mères.

– C'est toi, François ? murmura-t-elle.

– Oui, viens voir, dis-je très bas pour ne pas réveiller Marceline qui dormait dans la même chambre.

Je l'entraînai vers la fenêtre basse et nous restâmes penchés, indifférents au froid de la tablette de schiste que heurtaient nos genoux, sans nous lasser du spectacle de cette étoile énorme, de son éclat, de la blancheur de sa queue hardiment pointée vers le zénith. Il faisait trop sombre pour que je pusse distinguer les traits de Lowette, mais je la sentais vibrer d'une joie contenue, à mon côté.

– Le dragon dans le ciel est un signe, fit-elle gravement.

Sa respiration s'était faite plus lente. Lowette se concentrait.

– Crois-tu que...

Elle eut un mouvement de la main pour m'imposer silence.

– Non, pas maintenant. Il faut attendre, dit-elle et elle se signa.

J'en fis autant sans y trouver rien de bizarre car elle nous avait accoutumés à accomplir ce geste en maintes circonstances. Je crois qu'elle craignait Dieu plus que le diable. Celui-ci, elle se sentait de taille à le prendre par les cornes, mais elle n'avait pas tous ses apaisements en ce qui nous concernait. Sans doute son bon sens l'empêchait-il de nous effrayer en le nommant, néanmoins je savais fort bien pour quelle raison elle nous faisait apprendre par cœur l'évangile selon saint Jean, que nous devons réciter chaque fois que nous sentions rôder un danger dans notre ombre. Lorsqu'elle nous mettait dormir, elle ne se contentait pas de tracer une petite croix sur notre front, elle la répétait aux quatre coins de nos lits afin de nous placer sous la protection des évangélistes. Ceux-ci me causaient des tourments. Dans mon sommeil, je les voyais monter leur garde. Ils étaient grands et barbus, avec la mine rude et les yeux farouches de gens qui ont plus que leur vie à défendre. Et comme le temps leur durait, ce qui n'a rien de surprenant, ils commençaient une conversation passionnée en gesticulant au-dessus de ma courtepoinette. Leurs têtes se rapprochaient de plus en plus, je sentais leurs souffles chauds et je constatais avec terreur qu'ils gagnaient du terrain. Ils finiraient – j'en étais certain – par m'étouffer sous la pression de leurs genoux.

Un soir, excédé de voir Lowette recommencer le même rite, je criai méchamment :

– N'as-tu pas encore fini ? Crois-tu donc qu'ils se dérangeront chaque nuit pour moi ? Ils sont encore venus hier.

Elle fit la sourde oreille et continua ses invocations jusqu'au moment de ma première communion, mais je pense qu'à dater de cette réplique elle douta de ma vocation. Bien qu'elle n'en parlât pas ouvertement, nous savions qu'elle aurait aimé me voir devenir prêtre.

Ce soir-là dont je parle, la vue de la comète m'emplit de ce bonheur sans mélange que j'éprouve toujours devant les beautés de la nature. Le cœur tranquille, je me signai comme Lowette.

– Va te coucher, maintenant, mon petit, me dit-elle ensuite. Tu risques de prendre froid.

Je la laissai. Sur le seuil, m'étant retourné, je vis qu'elle n'avait pas quitté la fenêtre. Marceline ne s'était pas réveillée. Ses cheveux épars jetaient une nappe sombre sur la vague blancheur du lit.

\*

Nous n'étions pas les seuls à avoir vu la comète, cette nuit-là, bientôt chacun n'eut plus que ce nom à la bouche, aux entours de Desnié. Jeunes et vieux étaient impressionnés. On parlait à mots couverts d'une ère de terreur et de la fin du monde. L'apparition du dragon, comme l'appelaient les anciens, avait toujours coïncidé avec les temps de misère. La peur prenait les conscrits aux entrailles, et le nombre des réfractaires augmenta. On citait les noms des jeunes gens emportés par la fièvre, près d'Alexandrie et de Castellazzo. La liste en était longue. D'une Espagne livrée à la guérilla et au brigandage venaient des nouvelles plus attristantes encore. Une missive reçue à Eupen disait la détresse des troupes en un raccourci saisissant : « On y meurt, on y pend les Français aux arbres. » Je vis la lettre que Henri Georis de Winamplanche, un ami, écrivit chez lui : « Je

vous dis, ma chère Mère, que l'Espagne est un mauvais pays, mais peut-être tout cela va-t-il finir. Nos officiers le disent. On a vu ici une étoile avec une queue qui annonce la paix, disent-ils. Ne vous tourmentez donc plus pour moi, ma très chère Mère, mais dites quand même des prières pour votre fils qui vous aime. »

La paix ? Lowette se montrait fort réservée.

– Il se passera des choses, patientez !

Mais le feu de ses prunelles démentait le calme de ces paroles ; elle poursuivait on ne savait quelles visions intérieures qui descendaient un degré plus bas dans le malaise collectif que chacun sentait peser sur la terre. Ses rêves se multiplièrent, se firent de plus en plus étranges ; il était possible de les interpréter de plusieurs façons, ce à quoi nous nous exercions avec passion. Parce que nous étions jeunes et que nous attendions tout de la vie, une tendance identique nous faisait pencher du côté de l'espoir, Marceline et moi, il est même étonnant qu'élevés dans ce climat, nous n'ayons pas subi davantage les troubles séductions de la fatalité. Nous savions lire sur le visage de Lowette, qui se faisait plus secret lorsqu'elle se sentait lourde d'un message. Il était vain de vouloir l'interroger à son réveil, il fallait guetter l'instant favorable, quand, après avoir roulé ses pensées dans la tête, en vaquant à son ouvrage, elle inclinait enfin à nous les livrer comme un fruit mûr.

– Tu as fait un rêve, lui dis-je, un jour qu'elle promenait dans la maison des yeux pleins d'ombres. Raconte !

Elle me regarda d'un air navré en ouvrant les mains.

– Je l'ai oublié. Je le cherche depuis le matin.

– C'était un beau rêve ?

– Je crois, répondit-elle, songeuse, je me sentais bien, en me levant...

À la vesprée, à l'heure où le travail presse le plus car c'est le moment du fourrage, de la litière et de la traite, sans oublier la provision de bois pour l'âtre et l'huile de la lampe, avant de songer au repas des maîtres, à cette heure donc nous arriva une visite. C'était le chandelon, le marchand de chandelles. Marceline, qui faisait cuire la nourriture des cochons dans le fournil, l'avait vu venir de loin.

Il faut bien comprendre la situation de la Porallée. Un petit chemin bordé de haies vives monte de la maison à travers les pâtures pour rejoindre en biais la route qui se profile à quelque trois cents mètres, en soulignant de bout en bout l'immense horizon boisé que nous avons devant nos yeux. À l'extrême-gauche, c'est Desnié, le village, que la croupe des champs dérobe à notre vue. Sur la droite, la route file vers Bronromme et prend ensuite la direction de Monthouet et de Stoumont, qui sont tous deux sur l'autre versant du plateau. Nous nous trouvons donc presque à la ligne de faîte, où l'hiver se montre très dur ; la solitude la plus complète nous environne, si l'on excepte la maison de chasse de M. Ponce d'Eria qui s'élève un peu en retrait de la nôtre et s'abrite des regards indiscrets derrière un rideau de charmille plus que centenaire. C'est assez dire ce que représente la route, à la Porallée. Tout nous vient d'elle : l'ami, le médecin, le Saint-Viatique, le gabelou, la troupe et, Dieu sait combien de fois la soldatesque étrangère martela son sol ! Par temps clair, nous reconnaissons les gens et les attelages qui traversent ainsi notre paysage. Certains charretiers nous font l'amitié de nous saluer par un claquement de fouet, auquel répondent les aboiements du chien. La main en écran au-dessus du sourcil, nous inspectons notre route d'un œil attentif, chaque fois que nous sortons de la maison.

– Voilà le chandelon, s'écria Marceline avec satisfaction, car

toute distraction était bonne à prendre.

Bientôt nous vîmes pointer sur le bourrelet de la haie un chapeau cabossé que nous connaissions de longue date.

– Ralalalei ! Ralalalei !

C'est en imitant le cri des bergers que le chandelon s'annonçait et, après avoir contourné la fosse à purin, il arrêta son âne près des cruches en fer-blanc, alignées sur un banc, à côté du seuil, et sauta prestement de son siège.

Sans doute avait-il un nom, le vieux, mais qui s'en souvenait encore ? Tout le monde, à Spa et dans les villages qu'il traversait, l'appelait le chandelon. Il était de taille médiocre, tordu comme un saule, avec une façon curieuse de porter son côté droit en avant, et ses oreilles, rondes et décollées, lui donnaient un air de chauvesouris bien éveillée. Naïvement, il déboutonna tout de suite sa veste pour nous faire admirer le magnifique gilet de soie brochée qu'il arborait.

– Qu'en dites-vous ? Hein, est-il beau ? demandat-il en bombant le torse. Je ne le porte que le dimanche, mais je voulais vous le montrer. C'est le Comte de Caylus qui me l'a donné, ajouta-t-il négligemment, mon ami le Comte de Caylus. Il a pris les eaux pour sa gravelle...

Nous ne bronchâmes pas, nous n'ignorions point, cependant, que le dit Comte n'était plus de ce monde depuis un demi-siècle. Le fait ne troublait nullement le chandelon et ne l'empêchait pas de parler de lui comme s'il l'avait rencontré la veille à la sortie du Waux-Hall. Le père du petit vieux avait eu l'occasion de travailler pour ce grand monsieur, autrefois, et il lui avait voué une admiration sans bornes que le fils avait reprise à son compte.

– C'est un vrai gilet de milord, dis-je avec conviction.

Marceline, de son côté, poussa des exclamations et examina les boutons de plus près. C'étaient des boutons de verre au fond